

Francis Lonnoy

Présence

Livre I

Le déclin de l'Eglise ?

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3554-2

© Francis Lonnoy (édition déc 2021)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Mes remerciements chaleureux vont à Quentin pour son œil averti et nos échanges productifs.

J'ai une pensée particulière pour le confinement de mars 2020. Son aide inattendue m'a permis de me lancer dans la rédaction d'un essai resté à l'état de projet, mais qui m'a donné l'idée de me jeter à l'eau pour cette entreprise beaucoup plus vaste.

Un grand merci à Monique Balis pour l'illustration de la couverture de ce premier tome.

Son site : <http://www.larboheme.com/>

*Quand l'Humanité se demande : « Où est Dieu ? »
Dieu ne répond pas car il est ici et ailleurs,
Quand l'Humanité se demande : « Qui est Dieu ? »
Dieu ne répond pas qu'il est en chacun de nous et en toute chose.
Il est celui qui crée et celui qui est.
L'Humanité doit le savoir et le comprendre.*

Livre II du Savoir révélé

La révélation du Dieu unique fut le prélude de l'ère moderne.
Cornélius Fernz - Conologue

Dieu, l'unique

Au commencement de l'ère de la féodalité, la *révélation* de l'existence d'un dieu unique modifia à jamais la perception que chacun avait du sens de sa vie. Ce dieu serait attaché à leur sort et prêt à les aider à vivre mieux à condition de mettre un terme à leur dispersion. L'ordre devrait naître du désordre des luttes claniques. Presque tous avaient reçu ce *message*, comme un coup de vent balaie la plaine. Dorénavant, ils étaient marqués et y croyaient.

La croyance en un dieu unique serait un facteur d'ordre.

Dans un premier temps, qui dura des siècles, elle ne fut qu'un intérêt partagé sur un sujet qui ne permettait pas de structurer les relations entre les individus. La féodalité et les guerres accaparèrent rapidement l'Humanité, laissant peu de place aux affaires spirituelles, y compris durant les trêves. La foi restait au stade du jardin secret qu'il était difficile de cultiver sans partage.

Avant cette rupture sur le plan spirituel mais aux conséquences bien réelles, chaque communauté, chaque groupe, chaque tribu, chaque famille et, parfois, chaque individu, avait sa ou ses propres divinités. La perception de la présence active d'une force « supérieure » était confuse. Chacun y mettait ce qu'il voulait. Il s'agissait d'un espace de liberté dont personne n'abusait. Elle

procédait à la fois d'un ressort intérieur à la puissance variable d'un individu à l'autre et d'une réflexion provoquée par la conscience que chacun pouvait avoir de son existence et de sa réflexion sur son existence. Ici, le partage de cette expérience amenait des individus à vouloir s'organiser. Là, il était implicitement accepté que chacun pouvait adopter ce qui relevait d'un intérêt et d'une démarche personnels. La connexion naturelle entre Terréens aurait dû imprimer la tendance de l'évolution des pratiques vers leur organisation progressive. Ce ne fut pas le cas.

Le plus étonnant venait du fait que tout Terréen, à quelques exceptions près, avait cette propension à la perception d'un dieu en relation directe avec lui, sans que cela ne passe par un enseignement. Cette « évolution » qui concernait l'espèce ne fut jamais relevée durant les millénaires qui suivirent.

Pratiques individuelles et pratiques collectives se conjuguèrent donc durant une très longue période. Des prêcheurs, hommes et femmes, firent rapidement leur apparition mais ils furent immédiatement identifiés comme des menaces supplémentaires par ceux qui voulaient exercer le pouvoir et leur domination sur les groupes. Ils furent donc combattus comme s'ils étaient des rivaux. La gouvernance des affaires spirituelles allait rester à l'état embryonnaire. Elle fut utilisée par certains potentats pour asseoir leur domination sans permettre aux thuriféraires de la foi de se structurer en une organisation spécifique. Ces derniers n'y étaient pas non plus tous disposés. Il n'y avait pas de lieux de culte. Les rassemblements se faisaient plutôt en espace privé.

Une église se structura sur le territoire Sumate situé à l'Est, au bord de l'Océan du Levant. Elle se limita à une cohorte de vicaires attachés à un représentant central, chacune et chacun officiant en lien avec une autorité locale. Ils avaient la possibilité de se réunir régulièrement sous la présidence du Prince de Sumate. Ils purent unifier les pratiques religieuses et mettre sur pied des rites et des célébrations partagés. Les pratiquants ne se considéraient pas comme des croyants mais comme des sachants. Leur savoir était indissociable de leur savoir-être et de leurs savoir-faire. Leur sensibilité particulière imprégnait tout chez

eux. Elle les rendait vulnérables à toute manipulation. Les manipulateurs de bonne foi comme de mauvaise foi régneront donc sans partage durant les millénaires qui suivirent, sous la tutelle de la féodalité.

*Si l'Humanité doit se construire dans la douleur
que cette douleur lui soit profitable et permette sa guérison.
Mais a-t-elle jamais été malade ?
Les décisions et les agissements de quelques-uns
pervertissent les organisations humanisées et non l'Humanité.
Mais au bout du compte, c'est bien elle qui est en cause.*

Cornélius Fernz – Conologue
Extrait de « Progrès et Humanité ».

Terra

Terra avait expérimenté dans le passé le système féodal. Cela dura près de quinze mille ans. Ce système avait émergé du fond des âges de l'Humanité, aussi loin que les textes pouvaient en témoigner. Il devait être plus ancien que l'invention de l'écriture. A l'origine, les petits groupes devenus innombrables qui nomadisèrent sur la Pangée pendant des centaines de milliers voire des millions d'années, finirent pour la plupart par se sédentariser sur une période très courte. Personne ne connaissait la cause de ce changement brutal. Certains affirmaient, sans doute avec raison, que ce basculement du mode de vie dominant avait été lié à la *révélation* de l'existence du Dieu unique. Cette *révélation* aurait diffusé sur toute la planète sous la forme d'une puissante *onde* de bien-être apaisant qui fut ressentie par la majeure partie de l'Humanité. Dieu en aurait été à l'origine. Cependant, par la suite, personne n'aurait su comment la gérer. L'apaisement fut de courte durée mais une graine avait été plantée.

Les groupes furent dans l'immédiat comme paralysés puis, progressivement, ils cheminèrent comme ils ne l'avaient jamais fait. Ils rejoignirent les espaces que leur expérience vécue désignait comme favorables à une installation durable. Ce processus ne se fit pas sans difficulté. Des clans entrèrent en concurrence sur les meilleurs territoires. Des groupes installés, devenus peu à peu communautés, furent confrontés à des groupes petits et mobiles qui voulaient continuer à se déplacer librement et à subvenir à leurs besoins. Le changement a un prix à payer.

La notion de propriété se renforça, se généralisa puis se systématisa du fait de la cohabitation. Le troc était pratiqué. Chaque territoire connut l'autosuffisance aussi longtemps que la population fut limitée puis contenue. Les communautés grandirent car la terre était riche et le gibier abondant. Puis les populations se composèrent très majoritairement d'agriculteurs et d'éleveurs, propriétaires de leurs outils de production. La loi du plus fort s'imposait naturellement dans une population robuste qui n'avait pas peur de s'exposer physiquement, sans être foncièrement belliqueuse. Chacun et chacune attendaient une protection qu'ils ne pouvaient pas assurer eux-mêmes. Régulièrement, ils essayèrent de constituer des milices mais ils devaient y consacrer trop de temps. Les chefs des communautés devinrent rapidement, par la force des choses, celles et ceux qui pouvaient apporter cette paix. L'exercice du pouvoir, associé à la propriété et à la détention acceptée d'un droit d'usage de la force, fut rapidement l'objet de toutes les convoitises. Les plus entreprenants, rarement les plus violents, mais pas les plus manœuvriers dans les premiers temps, mirent la main sur la gouvernance de chaque communauté. Leur style de leadership contribuait à faire décamper ou à attirer de nouvelles familles. Chaque communauté fonctionnait sur le mode tribal, à l'image de grandes familles. Puis ce leadership s'institutionnalisa, pour autant que ce terme puisse s'appliquer à ce qui se passait en ces temps très reculés. La notion de grande famille avait vécu même si elle ne disparut pas partout. Ce n'était qu'une question de temps ou de prise d'initiative de quelque intelligence égocentrée. Des organisations fondées sur des systèmes de plus en plus complexes d'obligations et de services de toutes sortes se mirent

en place. Quelles que furent les variantes, le principe général était le même : une famille accrochée à des privilèges, qu'il fallait maintenir coûte que coûte, qui dominait les autres familles tout en ayant des relations hiérarchiques avec quelques unes d'entre elles qui voulaient au minimum préserver leur position avantageuse, à défaut d'être dominantes. La guerre des espaces avait débuté avec pour seul objectif le gain de territoires et l'accumulation de richesses correspondantes. Le mécanisme était en place et ne pouvait que fonctionner dans un seul sens : la préservation des avantages, le maintien des privilèges, la conquête du pouvoir et la recherche de richesses supplémentaires.

L' « ère des guerres » s'ouvrit dans ce cadre : guerres internes, guerres civiles, guerres de conquête, guerres de représailles,... Tout était bon pour monopoliser l'attention des vassaux et de la population. Les guerres s'étaient à leur tour systématisées. Elles se succédaient au point qu'elles s'étaient inscrites dans une forme de tradition. Elles structuraient chaque communauté qui était par ailleurs accaparée par sa survie ordinaire. Les familles les plus modestes en souffraient le plus puisqu'elles les subissaient, la guerre n'étant qu'un changement important au bout duquel rien ne changeait pour elles. Elles constataient qu'elles vivaient, dans la souffrance, une sorte d'éternel recommencement. La population n'avait donc rien à attendre de la féodalité si ce n'est des difficultés supplémentaires ; cependant le naturel terrain n'était pas porté vers la rébellion. Ces guerres finirent par perdre tout sens car, avec le temps, la population de chaque territoire s'était mue en société spécifique avec ses coutumes et ses traditions, ses langues ou plutôt ses dialectes, son système de troc, ses techniques de construction, de culture et d'élevage, son artisanat, ses chants et ses instruments de musique, ses contes et légendes. Un équilibre, presque stable, avait été très lentement atteint, sans être voulu par les gouvernants. On pouvait parler d'une contagion à l'échelle de la Pangée. Cette transformation prit de nombreux siècles. Celles et ceux qui la vécurent durement n'auraient certainement pas eu cette analyse. Il s'agissait d'un méta-processus qui échappait à la perception individuelle. Les populations s'étaient transformées et leurs dirigeants n'auraient

pas pu ne pas en tenir compte. Pourtant, ils s'y adaptèrent sans en avoir conscience. La loi du nombre finit par s'imposer même si des individus essayaient toujours d'y échapper.

Il y eut la guerre « de trop » déclenchée à ses voisins par le royaume qui allait devenir le Protectorat de Landrin. Le choc lié aux conséquences désastreuses de ce conflit devenu intolérable avec l'évolution générale des mentalités, y compris parmi les dirigeants des territoires agressés, provoqua sur les individus une *onde* comparable en intensité, mais pas en nature, à celle qui avait dû produire la *révélation* du Dieu unique. A l'échelle de la Pangée, la population fut tirée de sa torpeur. Le ressenti se transforma en une prise de conscience collective brutale qu'une limite avait été franchie. Pour en arriver à une telle perception collective de la situation, il avait fallu un excès intolérable. Une *onde* de désapprobation circula et produisit un effet équivalent à une révolution des esprits, mais sans les tragédies liées à une révolution physique. Les dirigeants des principaux royaumes et territoires souverains se réunirent et décrétèrent la « Pax Aeterna », en Lettin, la langue de Sumate. Ces territoires définis durablement à cet instant prirent le statut de Protectorat. Ils signèrent une charte de Solidarité. Si l'un était attaqué, ils l'étaient tous. Les frontières s'ouvrirent beaucoup plus, dans le respect des lois, des coutumes et des traditions locales.

La féodalité avait vécu. Dans quelques Protectorats, des familles dirigeantes gardèrent des attributs, vestiges de leur ancien prestige, mais ils perdirent leurs privilèges. Cette faveur relevait principalement d'une tolérance vis-à-vis de traditions très ancrées dans les organisations sociales locales. Sur ce point, il n'y avait pas de modèle commun. Il en allait de même pour la pratique de la religion.

Cette révolution silencieuse fut baptisé le « Jour du Changement ». Il correspondait à l'arrivée à maturité de l'Eglise de Sumate qui prit les choses en main dans le nouveau Protectorat. La disparition de la féodalité créa un vide. Le modèle d'organisation et de fonctionnement de l'Eglise Sumate s'étendit progressivement à la Pangée. Seule l'Eglise était en

mesure de satisfaire le besoin d'organisation de l'Humanité en s'appuyant sur la puissance fédératrice d'un Dieu unique.

L'universalité et l'unicité de la religion terréenne reposeraient dorénavant sur le partage de cinq piliers que sont la foi en un dieu unique, l'Eglise pangéenne, sa doctrine transcrite dans les livres du « Savoir révélé », la prière quotidienne et l'ensemble des trois sacrements qui scandaient la vie de l'individu : naissance, union, décès. La forme importait peu à condition de ne pas remettre en cause les cinq piliers. C'était la liberté de chaque Pontificat protectoral d'adapter la pratique aux us et coutumes locaux. Enfin l'Humanité devait adopter des valeurs morales communes au sommet desquelles se trouveraient la solidarité, la modestie et la simplicité.

Extrait de l'encyclopédie universelle « Agrégat des savoirs » - 8^{ème} édition - Volume 2 : « l'Histoire de Terra. »

La maison du Seigneur.

Vingt et un siècles auparavant, l'instauration des Protectorats sonna le glas des dirigeants de tous types, détenteurs à titre personnel et héréditaire du pouvoir et de biens. La détention du pouvoir sur la vie des hommes ne pouvait revenir qu'à Dieu. La religion sortit rapidement des espaces privés. Les Terréens la placèrent en tête de leurs priorités comme une forme de catharsis collective. L'Eglise de Sumate se désolidarisa du Prince et de tous ses vassaux. Elle put enfin se configurer comme elle s'y était préparée depuis longtemps. Son modèle contamina rapidement les Protectorats voisins. Les organisations ayant horreur du vide, l'une montrant des signes de faiblesses, une autre en position de force occupa rapidement l'espace de manœuvre libéré.

Le représentant central de l'Eglise de Sumate en poste fut désigné Pontife du Protectorat. Son successeur, choisi parmi ses pairs, deviendra le premier Grand Pontife de Terra sous le nom

de Bardām « le modeste ». Le qualificatif fut ajouté pour symboliser la rupture définitive avec la féodalité. Sa première décision fut d'ordonner la construction de lieux de culte et d'une « maison du Seigneur » pour loger le Pontife. Cette directive transprotectorale fut accueillie comme l'entrée concrète dans une ère nouvelle. Personne n'y vit une immixtion dans la gouvernance des Protectorats. Un nouvel ordre venait d'être instauré. Créé au nom de Dieu, il pourrait durer éternellement.

La féodalité se délita. Les uns devinrent des citoyens ordinaires. D'autres maintinrent un rôle de conseil voire de représentation en raison de leur connaissance de la gestion de leur territoire et de la population. Quelques-uns furent massacrés. Aucun ne put intégrer l'Eglise.

La hiérarchie ecclésiastique s'était mise en place et était devenue prépondérante en une génération. Elle s'était de fait emparée des commandes des différents Protectorats sans les avoir revendiquées, avec l'assentiment des Terréens *connectés* entre eux et à Dieu. Il n'existait aucune légitimité plus incontestable.

Les hiérarques de cette organisation comprirent rapidement qu'ils bénéficiaient d'une conjoncture très favorable qui ne serait pas éternelle. Ils connaissaient les failles du système féodal. Ils ne devaient pas les reproduire. Fort heureusement, chaque Eglise protectorale s'inscrivit dans les us et coutumes locaux, ce qui permit d'assurer une transition en douceur entre les deux périodes historiques fondamentalement différentes.

*Un séminariste apprend. Un prêtre enseigne. Un archiprêtre interprète.
Un membre du Haut-clergé contrôle. Le Grand Pontife révèle.
Chaque niveau a une tâche spécifique à accomplir avant tout autre.*
Séminaire – Cours sur « Organisation et fonctionnement interne de l'Eglise »

La sélection des prêtres

La sélection des prêtres se faisait de deux manières : Sur leurs talents naturels et / ou sur la profondeur de leur foi. Les talents recherchés par l'Eglise étaient la *connexion de tête* et l'intelligence. Elle se livrait à ce que les historiens qualifièrent plus tard de « pillage ».

L'Eglise voulait identifier les individus qui étaient capables d'une utilisation volontaire de leur *connexion de tête*. L'intelligence devait être détectée dès le plus jeune âge. C'était la première étape de la sélection. Il arrivait qu'un enfant soit capable de passer au travers sans que l'on sache si cela était volontaire. Les tests n'étaient pas totalement fiables. Les prêtres évaluateurs, chaque prêtre de paroisse, chaque représentant de l'Eglise se devait de détecter, de faire évaluer, d'orienter les cas qui avaient échappé au processus de sélection. Pour l'Eglise, la *connexion de tête* et l'intelligence présentaient le même intérêt. Tous les moyens étaient mis en œuvre pour les révéler : jeux, tests, mises en situation, bivouacs, compétitions, exercices...

Les prêtres évaluateurs, en mission perpétuelle pour l'Eglise, sillonnaient les Protectorats à cette fin. Ils passaient au moins une fois par an dans chaque village selon un planning établi et suivi avec soin. Une période de détection et d'évaluation prenait des jours, parfois plusieurs semaines. Le moindre détail était consigné pour chaque enfant. Tout doute était noté et faisait l'objet d'un complément d'investigation. L'Eglise ne voulait rien laisser au hasard. Sa puissance, sa stabilité et son avenir en dépendaient. Sa hiérarchie le croyait.

La lecture et l'écriture n'étaient pas enseignées en dehors de l'Eglise. Tout enfant qui manifestait, durant les tests, une aptitude spontanée à la lecture ou une créativité remarquable était soumis en théorie à une nouvelle série de tests plus poussés menés par un religieux évaluateur capable de *lire dans les pensées*. Un tel niveau de *connexion de tête* pour un prêtre non orienté vers le Haut-clergé était très rare. Il s'agissait d'une faille importante du système de cooptation des prêtres.

Un adolescent intelligent et apte à la *connexion de tête* volontaire devait être séminarisé puis intégré dans les rangs de l'Eglise, qu'il ait la foi ou non. S'il s'intégrait puis connaissait la réussite en ayant les bonnes opportunités, il pouvait théoriquement gravir la hiérarchie jusqu'au sommet. Mais la foi s'avérait nécessaire pour être choisi par ses pairs. Seul un individu extraordinaire, doué de la plénitude de la *connexion de tête*, aurait pu vaincre cette barrière de la foi pour accéder à de hautes fonctions voire au poste suprême.

Malgré ce dispositif lourd, il apparut qu'il n'y avait pas que les voies de Dieu qui semblaient impénétrables. Celles de quelques Terréens l'étaient également. Le cas étonnant d'une femme dans le Protectorat du Somnjok remonta jusqu'au Grand Pontife lui-même. Elle avait réussi à déstabiliser complètement le prêtre de sa paroisse qu'elle était allée trouver après l'office du dimanche. Elle lui exposa sa théorie sur la création de Terra et sur le mouvement du soleil dans le ciel et reprocha au prêtre de ne pas croire lui-même en ce qu'il disait. Elle le fit dans un moment de grande colère. Des prêtres enquêteurs ne purent que constater la conversion du prêtre à la théorie exposée par la femme. Ces individus particuliers constituaient une menace potentielle même s'ils se trouvaient très isolés. Leur *talent* laissé en dehors de tout contrôle direct présentait un risque qui ne devait pas être négligé. Seules la masse et l'inertie de la population acquise à l'Eglise et à sa doctrine offraient une garantie de stabilité de l'organisation en place.

Parmi ceux qui avaient la foi, les individus intelligents étaient orientés de préférence vers les postes de prêtres en paroisse. S'ils montraient en plus un *talent de connexion de tête*, ils étaient